

Un autre regard : *Herr Doctor Kafka*, témoin et acteur de son temps

Monique KANTOROW

Peu après le début de la guerre, une étrange apparition suscitant peur et pitié hantait les rues de nos villes : un soldat revenu du front. Il ne pouvait se mouvoir qu'à l'aide de béquilles, ou poussé dans un fauteuil roulant. Son corps tremblait, secoué sans cesse, comme sous l'emprise d'un terrible frisson ; ou bien il s'immobilisait, figé au milieu de la rue calme, possédé par ses souvenirs du front. On en voyait d'autres aussi, des hommes qui ne pouvaient avancer que par saccades ; misérables, livides décharnés, ils sautillaient comme si une main implacable les tenait par le cou, les secouant d'arrière en avant, les torturant.

Les gens les contemplaient, compatissants, mais plus ou moins indifférents, car ces apparitions étaient de plus en plus nombreuses et faisaient presque partie de la vie courante. Mais personne ne pouvait fournir l'explication nécessaire et tenir un langage tel que celui-ci : ce que nous voyons ici, ce sont des névroses provoquées par un trauma, mais aussi d'autres types de chocs. Même si nous voyons beaucoup de ces êtres, tremblant, tressautant dans les rues, ils sont en fait encore plus nombreux. De plus, ce n'est qu'une forme de maladie nerveuse, pas même la plus grave, simplement la plus visible. Pensez à tous les cas de névroses liés au séjour au front : neurasthénie, hystérie, épilepsie.¹

C'est en ces termes que débute un article du 8 octobre 1916 du *Rumburger Zeitung* intitulé : « La guerre exige un plan de secours essentiel : l'établissement d'un hôpital psychiatrique en Bohême germanique », article signé par Eugen Pfohl, directeur du département de l'actuariat de l'Institut des assurances pour les accidentés du travail du royaume de Bohême, mais en réalité entièrement rédigé par *Herr Doctor Kafka* (*Obersecretär*). Il s'agit d'un appel à la générosité des lecteurs pour financer la réalisation d'un hôpital psychiatrique, car l'Institut mutualiste des assurances ne peut seul y faire face.

Nous découvrons ici *Herr Doctor Kafka* : porte-parole de l'Institut des Assurances, juriste expérimenté, il a rédigé un long article, dont nous reproduisons les premières lignes, pour susciter la générosité des lecteurs et, en guise d'introduction, il leur remet sous les yeux ce que plus personne ne veut regarder.

On peut rapprocher la description que fait Kafka du tableau expressionniste d'Otto Dix, *Pragerstraße* (*Rue de Prague*), conservé au *Kunstmuseum* de Stuttgart. Le peintre en 1920, comme l'écrivain docteur en droit en 1916, veut donner à voir brutalement les horreurs d'une guerre qui transforme les êtres en terribles pantins désarticulés, déshumanisés.



1. Texte traduit en français à partir du texte anglais traduit lui-même de l'allemand.

L'article du *Rumberger Zeitung* a été intégré dans un ensemble de textes tirés des archives des assurances, publié sous le titre *Franz Kafka Amtliche Schriften*². Ces textes³ ont été traduits de l'allemand en anglais par Eric Patton et Ruth Hein et édités par Stanley Corngold, Jack Greenberg et Benno Wagner sous le titre *Franz Kafka The Office Writings*⁴. Nous nous servons de ce livre dans la présente étude.

Dans les premières lignes de leur préface, ces universitaires indiquent que dans les années 1908-1922 Franz Kafka, docteur en droit, accéda à un grade de haut rang dans l'Institut des Assurances : Obersecretär ; il n'était pas un simple employé comme Italo Svevo ou Fernando Pessoa, mais avait participé à la mise en œuvre des réformes sociétales du royaume de Bohême, « le Manchester de l'Empire » (*sic*), en particulier à la création des instituts mutualistes d'assurances. Selon ces trois universitaires, la grande valeur de Kafka comme analyste de la vie moderne, fusion de la bureaucratie et de la technologie, est liée à son travail de bureau. En quatrième de couverture du livre sont cités cinq jugements éclairants ; nous en traduisons quatre :

Ce livre composé avec soin est une des meilleures choses qui pouvaient advenir pour les études sur Kafka dans ces dernières décennies. Il démonte le mythe naïf, mais largement répandu, de Kafka le poète dont le travail dans la vie réelle n'aurait rien à voir avec son œuvre littéraire. C'est également un important outil de recherche pour tous ceux qui étudient l'impact de la technologie moderne sur les sphères sociales, légales et politiques de l'Europe occidentale au début du XX^e siècle. (Wolf Kittler, Université de Californie)

L'ouvrage offre une nouvelle représentation de Kafka à côté de celle du prophète isolé du désespoir existentiel... (Rolf J. Goebel, Université d'Alabama)

Les écrits de bureau de Kafka constituent une découverte fascinante. Corngold et Wagner présentent un nouveau et surprenant Kafka, bureaucrate de haut rang, sûr de lui, dont les ouvrages officiels et les œuvres littéraires sont intimement liés. (John Zilcovsky, Université de Toronto).

Ce livre lucide et convaincant est une contribution majeure aux études sur Kafka et sur la relation entre la créativité littéraire et la vie professionnelle. (Russell Berman, Université Stanford)

C'est particulièrement à la lumière de ce dernier jugement que nous essaierons de rendre compte de cet important ouvrage de 394 pages. Il comporte, après la préface générale dont nous avons parlé, deux préfaces particulières : *Kafka et le « ministère de l'écriture »*⁵ par Stanley Corngold et *Les écrits de bureau de Kafka : contexte historique et cadre institutionnel* par Benno Wagner. Il comporte aussi une postface : *From Kafka to Kafkaesque (De Kafka à kafkaïen)* par Jack Greenberg.

L'essentiel de l'ouvrage consiste en 18 documents dont la quasi totalité fut rédigée par Kafka, présentés selon un ordre chronologique (à l'exception du premier). La diversité des sujets traités justifie que nous citions les 18 titres :

1. Discours prononcé lors de la nomination du nouveau directeur de l'Institut (1909)
2. Enjeux de l'assurance obligatoire des métiers du bâtiment (1908).
3. Les taux fixes des primes d'assurance des petites fermes utilisant des machines-outils (1909)
4. L'inclusion des entreprises « automobiles particulières »⁶ dans le contrat d'assurance obligatoire (1909)

2. Frankfurt, eds Klaus Hermsdorf et Benno Wagner, 2004

3. Ou un bon nombre d'entre eux. Les éditeurs du livre anglais ne le précisent pas.

4. Princeton University Press 2009.

5. Cette expression inattendue traduit l'anglais *The Ministry of Writing* à laquelle Corngold tenait beaucoup.

6. Cette curieuse formulation sera explicitée quand nous traiterons de ce document.

5. Le recours contre la classification des risques de Christian Geipel et fils, filatures à Asch (1910).
6. Mesures destinées à prévenir les accidents provoqués par les machines des scieries (1910).
7. À propos des enquêtes opérées dans les entreprises par les inspecteurs du travail (1911).
8. Assurances des travailleurs, relations avec les employeurs, deux articles dans le *Tetschen Bodenbacher Zeitung* (1911).
9. Pétition de l'union des fabricants de jouets à Katharinaberg, Erzgebirge (1912)
10. Réclamation de Norbert Hochsieder, propriétaire d'un hôtel à Marienbad au sujet d'une classification de risques contestée (1912).
11. Lettres envoyées à l'Institut d'Assurances des travailleurs à Prague (1912-1915) (dans lesquelles Herr Doctor Kafka plaide pour une augmentation de salaire).
12. Poursuite judiciaire contre Joseph Renelt pour rétention illégale de frais d'assurance (1913).
13. Deuxième congrès international des assurances sur la prévention des accidents et les premiers secours (Vienne, 1913).
14. La prévention des accidents dans les carrières (1914).
15. Rapport du jubilé : les vingt-cinq ans de l'Institut des Assurances des travailleurs (1914).
16. Classification des risques et prévention des accidents en temps de guerre (1915).
17. Un hôpital psychiatrique public pour la Bohême germanique (1916).
18. « Aidons les vétérans handicapés » : appel à la générosité publique (1916/1917).

*

Dans sa préface « Kafka et le ministère de l'écriture », Stanley Corngold, traducteur de *La Métamorphose* et auteur d'une étude sur *Le Château*, déclare (p. 3) que l'intérêt du livre sur le travail de Kafka comme juriste et bureaucrate est de montrer comment la conscience qu'a Kafka de son destin d'écrivain est liée à son travail de bureau. Il cite (p. 2) cette déclaration révélatrice de Kafka dans une lettre à sa fiancée Felice Bauer : « Je suis "fait" (*bestehe aus*) de littérature » et propose de considérer l'œuvre fictive de Kafka et tout spécialement son roman *Le Château* comme une tentative de « concilier » ses deux activités séparées de juriste dans les assurances et de créateur littéraire. En matière de bureaucratie, on peut dire, déclare Corngold (p.6), que Kafka connaît intimement (*on his living body*) les éléments dégagés par Max Weber (*Économie de Société*) qui font la vie de « bureau ». Il se réfère également à Claude Lefort (p. 8) auteur de *Les Formes politiques de la société moderne, bureaucratie, démocratie, totalitarisme* (1986).

Mais de façon beaucoup moins convaincante, il élargit ses références à Wordsworth qui dans les premiers vers du poème *Le Prélude* (1805) emploie le terme de *ministry* que lui emprunte Corngold et à Graham Green, auteur en 1943 de *Ministère de la peur*. Nous n'insisterons pas sur ce développement qui nous semble artificiel. La suite consiste en développements généraux sur l'empire de la bureaucratie dans *Le Procès* et dans *Le Château*. Dans l'ensemble, cette préface est un essai de critique littéraire qui, comme d'autres au sujet de Kafka, nous paraît assez « impressionniste ».

*

La deuxième préface, « Les écrits de bureau de Kafka : contexte historique et cadre institutionnel », écrite par Benno Wagner est menée de façon très méthodique : elle est novatrice et justifie de manière plus convaincante la publication des écrits de bureau de Kafka. Nous croyons nécessaire de dégager de cette préface de trente pages tous les éléments qui éclairent notre sujet.

La première partie (pp. 23-35) est consacrée à la création des assurances des travailleurs dans l'empire (1887). Elle est subdivisée en neuf sections. La deuxième partie (pp. 35-48) concerne Kafka lui-même.

Signalons quelques points révélateurs dans la première partie :

1) En ce qui concerne l'organisation des assurances en 1887, Wagner relève que l'Autriche manquait de statistiques valables ; elle les empruntait au Reich allemand ; les chiffres étaient contestables, il n'y avait aucune juridiction supérieure, mais un quadrillage décentralisé d'instances de justice comprenant employeurs et employés et qui rendaient des verdicts sans possibilité d'appel. Wagner n'hésite pas à rapprocher la situation qui en résultait de l'univers du *Procès*.

2) Sous le titre *Contexte administratif*, Benno Wagner parle des tensions nées d'un conflit entre, d'une part, la centralisation bureaucratique à l'échelle de l'empire et, d'autre part, la revendication d'autonomie des Tchèques et des Polonais. Il rapproche cette situation, en particulier la constellation bureaucratique qui se met en place, de celle que doit affronter l'arpenteur dans *Le Château*.

3) On est proche encore de l'univers du *Procès*, affirme Wagner (p. 27, *Contexte légal*), du fait que l'Autriche a adopté le code romain pour traiter des accidents industriels, créant ainsi un hiatus entre le droit civil criminel et la législation des assurances. En raison des conflits qui en résultent entre entreprises et instituts d'assurances⁷ on doit porter l'affaire au ministère de l'intérieur, puis à la plus haute autorité, la cour administrative.

4) À la page 29, *Bureaucratie rampante*, on apprend que l'institut a loué des pièces dans un immeuble, puis qu'il occupe tout l'étage : on pense à la bureaucratie surréaliste du grenier dans *Le Château*. Puis il est question d'un déménagement dans un complexe de bureaux et la paperasserie ne cesse de s'accroître⁸. Autre problème : on a des pertes de mémoire et on ne sait plus où sont les fichiers, qui quelquefois resurgissent (cf. le chapitre 5 du *Château*).

La deuxième partie de cette préface (« Le "bureau" de Kafka »), se concentre sur un seul personnage. Sous le titre « L'employé stagiaire, agent spécial » (*The Trainee Clerk as Special Agent*), il est question des débuts du docteur en droit. En février 1908, Kafka suit des cours du soir sur les assurances des travailleurs. Il passe l'examen final le 30 juin, est reçu et entre en fonctions le 30 juillet. Cependant il faut savoir qu'en Octobre 1907 il est déjà employé aux Assicurazioni Generali et que, bien jugeant son travail assez terne, il écrivait dans une lettre à sa fiancée Felice Bauer que le monde des assurances en lui-même l'intéressait beaucoup.

Dans l'Institut de Prague, il est secrétaire assistant (*Aushilfsbeamter*). Cet institut emploie plus de deux cents mathématiciens, docteurs, employés, typographes, secrétaires. Il faut relever ce détail qui sort de notre sujet, mais qui est très révélateur : seuls deux juifs font partie du personnel. Son entrée fut peut-être favorisée par son ami Ewald Příbram, fils du président Otto Příbram. Il est vite promu et devient chef du département des réclamations⁹. À l'Université, il avait suivi les cours de Dr Marschner, juriste réputé, expert en questions sociales, spécialiste de Goethe, devenu en 1909 directeur général de l'Institut qu'il réorganise.

Kafka effectue des stages dans tous les départements et se retrouve en 1909 au département de

7. En 1901, il y a 6063 contestations et les instituts d'assurances sont détestés.

8. Le manque de statistiques est responsable de cette inflation. Comme les règles administratives n'ont pas changé depuis 50 ans, on copie les anciens règlements sur de nouveaux fichiers.

9. Détail amusant qui ne figure pas dans *The Office Writings* : lors de l'intronisation des récipiendaires, Kafka raconte dans une lettre à Felice Bauer (08/09 Janvier 1913 in *Kafka, Letters to Felice*, Vintage Classics, 1999) comment en écoutant le président il fut pris d'un fou-rire inextinguible. Il dut présenter des excuses et le président ne lui en tint pas rigueur.

l'actuaire¹⁰ dirigé depuis 1889 par Eugen Pfohl, ancien militaire sans aucun diplôme ni universitaire, ni scolaire, qui a signé tous les textes écrits par Herr Doctor Kafka.

Les quatre premiers documents publiés dans l'ouvrage que nous étudions révèlent le début d'une remarquable carrière professionnelle. C'est lui qui écrit le discours pour la réception du directeur Marschner (document n° 1). On le charge de résoudre des cas qui s'inscrivent dans le cadre des réformes de Marschner (document n° 2 dont nous rendrons compte). Étant donné le peu de compétence d'Eugen Pfohl et de Siegmund Fleischmann, chef du département des questions juridiques, Dr Marschner a besoin de Kafka pour sa réélection ; alors, dit Benno Wagner, « le frais émoulu docteur en jurisprudence de l'Université Charles, écrivain déjà publié, est l'homme de la situation malgré sa jeunesse »¹¹.

Le développement (p. 37) intitulé *The greatest Expert on Power*¹² nous donne une idée de l'importance considérable des fonctions de Kafka ; en 1910, le directeur Marschner lance un grand plan de réformes : il faut réunir le département de l'actuaire, le bureau des enquêtes, la finance dans un seul service : le service commercial ; il institue ensuite un département des contestations. C'est ce département que Kafka dirige à partir d'avril 1910 (en quelques semaines 3100 contestations).

La deuxième tâche de Kafka concerne la prévention des accidents : il s'intéresse donc à l'interaction entre les hommes et les machines. Il fait ainsi un travail de pionnier, comme en témoignent, par exemple, les précisions technologiques concernant le travail du bois (document n° 6). Il contribue aussi à l'organisation d'expositions, de projections sur la prévention des accidents ; il est la plume de ses supérieurs hiérarchiques Marschner et Pfohl pour leurs conférences au deuxième congrès international des assurances à Vienne (document n° 13).

Le travail de Kafka concerne donc à la fois la prévention (optimiser l'interaction entre les corps et les machines) et la classification des risques qui implique un calcul de probabilités selon le type d'industrie.

*

La troisième et dernière partie de la préface de Wagner est intitulée « La guerre de Kafka ». Vers la fin de 1912, Kafka se sent sous pression : la conscience de plus en plus aiguë de sa judéité, une relation épistolaire tendue avec sa fiancée Felice Bauer, son activité intense en tant d'*Obersecretär* l'empêchent de vivre et surtout d'écrire, comme il le dit à Felice, alors qu'il se sent de plus en plus écrivain. En 1914, il est décidé à démissionner.

Il songe alors à s'engager dans l'armée, mais en Juin 1915 l'Institut le fait exempter de ses obligations militaires, car on le juge indispensable. Cependant, la guerre est arrivée aux portes de son bureau : le ministère de l'intérieur a réuni toutes les sociétés de bienfaisance dans des fondations consacrées aux vétérans au niveau de l'empire. En 1915, celle de Bohême est intégrée à l'Institut des Assurances des travailleurs et Marschner en devient le directeur général. L'Institut gère un fond d'aide aux vétérans handicapés : on voit arriver de plus en plus de blessés, parqués au rez-de-chaussée dans deux salles d'attente hors de la vue du public habituel.

10. Dont les deux premiers champs de responsabilité sont la prévention des accidents et la classification des risques.

11. Ainsi, toutes les principales contributions de Kafka en 1908-1909 relèvent d'une stratégie visant à favoriser la lutte de l'Institut pour une meilleure autonomie par rapport à la bureaucratie viennoise et à ses subdivisions régionales et locales en permettant d'établir des relations directes entre l'Institut et ses clients.

12. Jugement d'Elias Canetti sur Kafka : on peut le traduire par « Le meilleur expert dans toutes les formes de pouvoir ». Il faut noter que Canetti ne connaissait pas la vie professionnelle de Kafka ; son jugement ne concerne que l'œuvre littéraire de Kafka.

Kafka fait partie du comité consacré à la réhabilitation des victimes de guerre et s'implique dans diverses campagnes de sensibilisation. Son principal projet est l'organisation d'un hôpital psychiatrique pour les vétérans en état de choc (v. la page 1). Ses écrits (documents 17 et 18) suivent une argumentation spécifique : ils soulignent la continuité entre les guerres « pacifiques » de l'industrialisation et la guerre « industrialisée ». Ils substituent à la rhétorique de l'héroïsme fondée sur le sacrifice de masse un code de protection de l'individu (document 18). Kafka s'investit totalement dans ce projet, ce qui apparaît clairement dans les discours qu'il compose pour ses supérieurs au congrès international des assurances (document 13).

En octobre 1918, il reçoit une médaille pour son activité dans le domaine de la réhabilitation des vétérans.¹³ Au même moment, la république Tchécoslovaque est proclamée, la langue tchèque imposée et Marschner contraint à une retraite anticipée. Kafka est maintenu et en janvier 1920 il dirige un nouveau service de projets ; sa connaissance du tchèque est appréciée et c'est lui qui signe les documents écrits par d'autres.¹⁴ Il est promu secrétaire en chef en Février 1922, ce qui lui permet de prendre une retraite anticipée quatre mois plus tard. Il meurt deux ans après, le 3 juin 1924.

Cette excellente introduction permet de mieux aborder les écrits de bureau. Seul un juriste peut apprécier à leur juste valeur les écrits administratifs rédigés par Kafka dans ses fonctions à l'Institut des assurances. Plus modestement, en nous aidant des introductions et des commentaires de l'édition américaine, nous allons présenter les écrits qui nous ont paru les plus révélateurs. Nous nous intéresserons aux documents 2, 6, 14, 4, 10, 9, 12, 16, 17 et 18, sans tenir compte du classement chronologique.

*

Le document 2 de 1908 est un essai de jurisprudence : « L'importance de l'assurance obligatoire pour les travailleurs des industries du bâtiment. » Kafka avait vingt-cinq ans quand cet essai fut publié dans le rapport annuel de l'Institut destiné au ministère de l'intérieur à Vienne. Comme le signalent en introduction les éditeurs, le texte s'inscrit dans un conflit légal et politique d'importance capitale : dans le cadre d'une refondation de la législation des assurances, il s'agit de promouvoir un statut d'autonomie pour les instituts d'assurance des travailleurs. Kafka était favorable à une couverture universelle dans l'esprit de la loi de 1906 et déplorait les tentatives de le contourner en se contentant d'une couverture partielle.

Le texte reproduit occupe quinze pages, alors que la traduction anglaise opère plusieurs coupures dans le texte allemand. Mais ces pages permettent d'apprécier la minutie de l'argumentation : le juriste se réfère aux textes sur les réglementations des assurances (lois de 1887, 1894, 1898, jugements des tribunaux administratifs de 1906 et de 1908). Il montre que ces réglementations sont ignorées ; de nombreux exemples révèlent les contradictions et les absurdités du statu quo : disparités selon les lieux, les entreprises, les corps de métier¹⁵. Enfin il stigmatise les influences extérieures hostiles à toute réforme : corporations, assurances privées, déclarations contradictoires. Tout cela mène à des confusions, des désordres dont sont victimes les travailleurs.

Au terme de son exposé, le jeune juriste est catégorique : « Les forces opposées à l'assurance des travailleurs sont : une adhésion opiniâtre, mais infondée à certaines habitudes, le comportement

13. [□] Peu de temps avant (Octobre 1917) il est victime de deux hémorragies pulmonaires et il contracte la grippe espagnole de 1918 qui a fait des millions de victimes.

14. [□] Les archives tchèques conservent huit documents signés par Kafka.

15. [□] Le même travail est différemment couvert par l'assurance avant et après le 1^{er} Juillet 1908 ! Un serrurier venu installer une serrure est assuré et un menuisier qui prédécoupe des rondins ne l'est pas.

d'employeurs frondeurs poussés par leurs préjugés, l'absence totale de compréhension des impératifs sociaux ; ce sont des maux auxquels on ne peut pas remédier par la persuasion, mais seulement par des moyens légaux ». Au bout de son argumentation, il estime avoir démontré que seule une couverture la plus étendue possible peut répondre aux désirs des législateurs et à ceux des travailleurs et de leurs employeurs.

Dans le commentaire qui suit le texte, les éditeurs précisent que Kafka était si fier de ce premier essai qu'il en avait envoyé une copie à Felice Bauer. Il faut surtout souligner l'aspect exclusivement juridique de ce travail. On ne doit pas voir en Kafka un porte-parole de la classe ouvrière. La question qu'il traite est d'une importance primordiale pour tout le système d'assurances. À la différence de l'assurance santé, l'assurance des accidents concerne non des individus, mais des entreprises et des branches entières de l'industrie. Par conséquent, étendre l'assurance obligatoire à tous les secteurs de la production est crucial pour que les travailleurs aient un sentiment de sécurité. Comme en témoignent les documents 7 et 8, pour le juriste l'important est le calcul du risque fondé sur une expertise professionnelle.

Les éditeurs rapprochent l'impératif de sécurité des travailleurs du bâtiment du problème de la sécurité dans la construction de la muraille de Chine dans la nouvelle qui porte ce nom. C'est une première relation qu'ils établissent entre son travail de juriste et son œuvre d'écrivain.

Ce texte de jurisprudence – théorique – trouve son application pratique dans les documents ultérieurs qui nous permettent également d'apprécier l'importance accordée aux facteurs humains.

*

Sur ce dernier point, le document 6, *Mesures destinées à prévenir les accidents occasionnés par les machines des menuiseries* (1910) est particulièrement significatif. La courte introduction souligne l'importance du recyclage auquel s'est soumis Kafka : il a suivi un cursus spécial à l'institut de technologie de Prague pour acquérir les connaissances techniques nécessaires. Pour la première fois, le rapport annuel de l'Institut comporte des schémas de machines servant à découper le bois et des mutilations qu'elles peuvent causer (voir page suivante). Il est question de l'emploi d'axes de protection cylindriques qui est préconisé par les instances gouvernementales et l'inspection du travail ; il est souhaitable qu'il soit généralisé à toutes les entreprises pour éviter les mutilations, mais également pour faire baisser la tension entre employeurs et employés :

1) Elles assurent une protection parfaite contrairement aux axes « carrés » (*square shafts*) dont les lames, tournant à la vitesse de 3800/4000 tours minute peuvent couper les doigts (fig. 1 et 2 page suivante) ; à l'inverse les axes cylindriques, déjà utilisés par plusieurs entreprises sont bien moins dangereuses (fig. 5 et 6). Suit un exposé technique très précis que nous négligeons. Ces axes causent des accidents beaucoup moins graves (fig. 7).

2) Les axes cylindriques sont également moins chers, car l'épaisseur des lames des axes « carrés » est de 8 mm, tandis que celle des axes cylindriques est de 1 mm ½.

3) Les axes cylindriques sont efficaces, il y a moins de déchets, le travail est plus rapide.

En fin de compte, les ouvriers seront moins angoissés en raison de l'absence de risques de mutilation.

Dans leur commentaire, les éditeurs mentionnent une lettre à Felice Bauer où Kafka propose à sa fiancée un échange : les images et graphiques du rapport de l'Institut d'Assurances contre des images ou des photos des machines (phonographes, parlophones) utilisées dans l'entreprise où travaille Felice à Berlin. Certaines de ces machines (machines à écrire, gramophones, machines enregistreuses) peuvent, disent-ils, avoir servi de « prototypes » empiriques pour la machine à

torturer de *La Colonie pénitentiaire*. L'une d'elles a un rapport particulier avec l'activité professionnelle de Kafka : une machine enregistreuse dite Hollerith dans laquelle les données étaient enregistrées grâce à l'insertion de cartes perforées qui devaient être lues par les aiguilles de la machine. « Du fait de sa double responsabilité professionnelle : statistiques des accidents et prévention des accidents, Kafka aurait pris conscience de deux formes d'impression du pouvoir dans la société moderne : son impression sur le corps physique (les blessures infligées par les machines) et son impression sur le corps des groupes sociaux sous forme de données, de diagrammes et de courbes ».

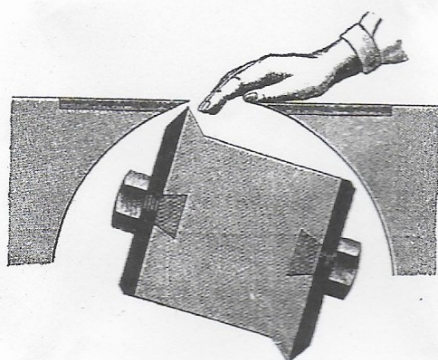


Figure 1.

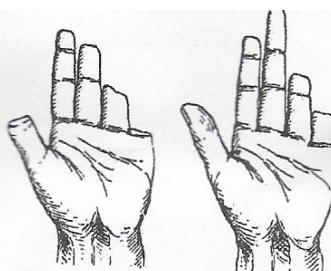


Figure 2.

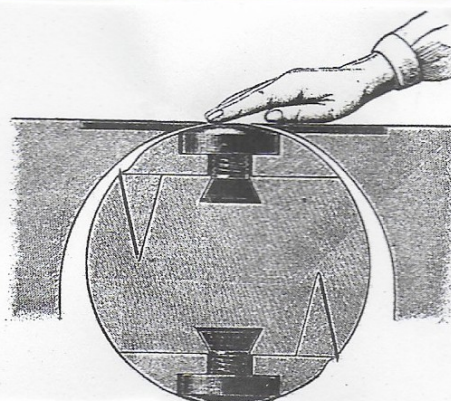


Figure 6.

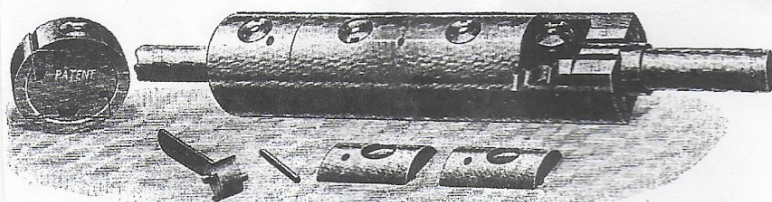
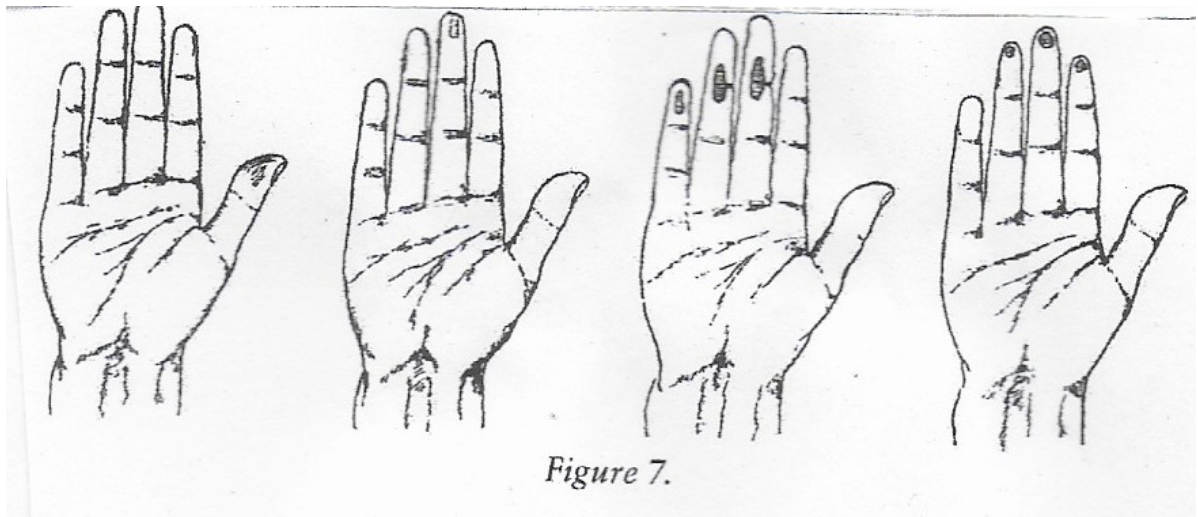


Figure 5.



*

Le document 14 « Prévention des accidents survenant dans les carrières » (1914), illustré par quinze photos de carrières, est présenté comme un rapport pittoresque sur les conditions de travail des ouvriers des carrières dans l'empire austro-hongrois. Dans un premier point, « Prévention des accidents dans les carrières : résultats des études statistiques », Kafka rapproche ce rapport de celui du document 6. Les nombreux accidents, qui coûtent cher à l'Institut des Assurances, exigent, comme pour les industries du bois, que l'on étudie les techniques employées, de façon à assurer la sécurité des travailleurs. Un travail préliminaire s'impose : aussi énumère-t-il, avec une précision remarquable et de façon exhaustive, toutes les négligences et les lacunes responsables d'incidents divers comme les accidents causés par les éclats, faute de masque de sécurité, les éboulements dus à l'ignorance du terrain, les explosions dues à l'incompétence des travailleurs dans l'emploi de la dynamite. Les ouvriers doivent être protégés par des règlements concernant la sécurité en général, mais aussi par l'étude des sols que l'on doit creuser, car ils sont parfois mouvants.

Il prête la même attention aux détails à propos de la diffusion des mesures de sécurité que doit assurer l'Institut. Certaines d'entre elles sont spécifiques aux carrières dites « agricoles », celles dont on extrait des matériaux destinés à la fertilisation des sols, et à leur éventuelle transformation en carrières industrielles.

Kafka s'arrête sur un point essentiel : l'abus d'alcool. Cela concerne particulièrement les carrières d'ardoise. Les ouvriers reçoivent chaque jour un quota de brandy sans lequel ils ne veulent pas travailler, quota équivalant à 30 % de leur salaire ! Ils sont donc plus ou moins ivres, ce qui influe dangereusement sur leur maîtrise dans l'emploi de la dynamite.

Aucun point n'échappe à la perspicacité du docteur en droit : la nécessité des masques de protection, de lunettes de protection ; il énumère seize mesures spécifiques pour les carrières de sable, de gravier, d'argile. Il justifie les inspections complètes de toutes les carrières en citant un contre-exemple : le refus d'une entreprise de se conformer à la classification de sa carrière à un très haut niveau ce risques, qui eut pour conséquence un éboulement responsable de la mort d'un ouvrier.

Kafka illustre son rapport par quinze photographies de carrières, qu'il a fait prendre ou même prises lui-même, scrutées dans tous les angles pour justifier une inspection minutieuse et imposer de

grandes précautions dans l'emploi des explosifs. À ce propos, l'*Obersecretär* ne résiste pas au « plaisir » de reproduire un rapport établi après un accident mortel : « La victime de l'accident était en train de réchauffer doucement quatre cartouches de dynamite sur une pelle au dessus d'un petit feu, car la dynamite entreposée au froid s'était solidifiée. Les cartouches ont explosé (pour une raison encore inexpiquée !) ». Le point d'exclamation a été ajouté par Kafka¹⁶.

Dans leur commentaire, les éditeurs, se fondant sur des points de détail significatifs, rapprochent ce rapport de la nouvelle *La Muraille de Chine* : comme l'architecte chinois de la nouvelle, Kafka dénonce les lacunes du système de sécurité, l'absence de prise en considération la nature du terrain... Ils font un autre rapprochement, sur lequel on peut ne pas être d'accord, entre l'architecte chinois, soumis aux décrets des autorités impériales et les « architectes » de l'Institut qui tentent de combler le fossé entre la plus haute juridiction de Vienne et la réalité industrielle de la Bohême.

*

Si l'Institut des Assurances doit intervenir dans le monde archaïque des carrières, il intervient aussi dans un monde plus moderne ; le département de l'actuaire est confronté à des problèmes tout nouveaux ; deux documents témoignent sur ces sujets du savoir-faire et de l'ingéniosité de l'*Obersecretär*, le document 4 « L'inclusion des « entreprises » automobiles privées dans le contrat obligatoire d'assurance » (1909) et le document 10 « Classification des risques – Réclamation de Norbert Hochsieder, propriétaire d'une pension de famille à Marienbad » (1912).

Pour comprendre le document 4 quelques éclaircissements sont nécessaires : en raison des insuffisances de la loi autrichienne dans le domaine des responsabilités, une automobile est considérée comme une entreprise privée, son propriétaire comme son directeur et le chauffeur comme son employé¹⁷. Le texte est complexe et on ne peut qu'admirer l'argumentation raffinée, tendue comme une toile d'araignée. Kafka parvient à démontrer qu'il est possible et nécessaire d'assurer les chauffeurs exposés à des dangers dus à une activité exercée au profit de leurs employeurs. Le commentaire met l'accent non seulement sur la difficulté rencontrée par l'Institut pour couvrir ces risques, mais aussi sur la compétence juridique et les qualités littéraires de l'*Obersecretär*.

À la lumière de ce document, les commentateurs proposent une grille de lecture originale d'un passage du roman *L'Amérique*. Le héros Karl Rossmann s'enfuit de l'hôtel Occidental et tombe sur un terrible embouteillage de voitures : les voitures « pressées de rejoindre leurs maîtres » s'étaient imbriquées les unes dans les autres, chacune d'elles était poussée par la suivante. Des piétons, pressés de traverser la rue, passaient à travers les voitures en y grim pant, comme si c'était des passages publics, sans s'inquiéter de savoir si les personnes assises dans ces automobiles étaient seulement le chauffeur et des domestiques ou des membres de la haute société. Les éditeurs voient dans ce passage qui semble purement fantastique une représentation métaphorique des réalités légales de la vieille Europe : l'empressement des voitures « de rejoindre leurs propriétaires » serait une allusion aux étranges liens légaux qui unissent les véhicules à leurs propriétaires quand ces derniers sont définis par leur fonction dans leurs « entreprises » ; et le comportement des piétons serait une « parodie » de « l'entreprise sur roues », à la fois immobile et en déplacement.

16. La réalité « kafkaïenne » dépasse la fiction...

17. En 1909, en Bohême, les automobiles sont conduites surtout par des chauffeurs salariés.

Cependant, sur ce dernier point au moins, cette interprétation peut susciter le scepticisme.

*

Le document 10 (« Réclamation de Norbert Hochsieder ») concerne un cas particulier. Kafka était en vacances en 1912 ; il n'est donc pas l'auteur de la lettre envoyée par l'Institut au gouvernement central à propos de cette contestation. Cependant, cette affaire ayant fait le l'objet de correspondances depuis 1912 jusqu'à sa résolution en Novembre 1913, il en était parfaitement informé. De plus, dans leur commentaire les éditeurs rapprochent cette affaire et son contexte du roman *L'Amérique*. Ainsi le document trouve un écho dans l'œuvre littéraire de Kafka.

Dans la pension de famille de Norbert Hochsieder à Marienbad, il y avait un ascenseur électrique, ce qui impliquait une police d'assurance d'un taux jugé trop élevé par le propriétaire. Il le conteste en avançant que l'électricité vient de la centrale électrique dont il est seulement bénéficiaire. Son avocat déclare que le moteur est dans une boîte noire placée dans la cave et accessible seulement au technicien. Dans ses lettres, Norbert Hochsieder se défend, proteste : son établissement n'est pas un véritable hôtel, il n'est pas non plus propriétaire d'appartements à louer, son personnel ne reçoit pas de salaire, mais est rétribué au pourboire ! Il n'a pas une entreprise commerciale !

L'inspection intervient : tous doivent être assurés, surtout les liftiers, comme dans tous les établissements de cet ordre. Hochsieder proteste encore : les établissements de Bohême paient déjà trop d'impôts. Ce serait une injustice d'être taxé à cause d'un simple liftier... Finalement, la cour de justice lui donne tort en Novembre 1913.

Le commentaire souligne l'importance des avancées technologiques : les ascenseurs Otis créés en 1857 ont un moteur électrique depuis 1889. Tous les hôtels les utilisent dans le triangle Karlsbad – Marienbad – Franzenbad et doivent être assurés en conséquence. Kafka connaissait bien tous ces problèmes et on en trouve des échos dans les chapitres 5 et 6 de *L'Amérique* : le héros Karl est en effet engagé comme groom d'ascenseur à l'hôtel Occidental et Kafka décrit en détails tous les épisodes de la nouvelle vie de son personnage. Il faut simplement remarquer que le cadre romanesque de l'hôtel est celui d'un grand hôtel américain, démesuré, qui contraste avec le cadre modeste de la pension dont le directeur Hochsieder transfiguré devient dans le roman un gérant effrayant.

*

Le document 9 « Pétition de l'Union des fabricants de jouets de Katharinaberg, Erzgebirge » (1912) est un exemple particulièrement savoureux des rapports tendus entre l'Institut des Assurances et les employeurs. Ceux-ci acceptent mal les dépenses obligatoires entraînées par l'assurance, à leurs yeux démesurées et injustes, et refusent de payer. « Nous avons là, disent les éditeurs dans la brève introduction, une vivante description des conditions de vie et de travail des petits artisans des régions montagneuses du nord de la Bohême. Quand la pétition (adressée au ministère de l'intérieur et aux instances régionales) montre clairement les effets dérangeants de cette nouvelle pratique légale, l'assurance sociale, qui n'obéit plus à des normes morales, mais plutôt à des statistiques, la réponse de Kafka au ministère réussit à réduire le hiatus entre deux concepts conflictuels de justice ».

Le directeur de l'Union des fabricants de jouets, Alfred Pierschel, se fait leur porte-parole : il faut améliorer la situation de l'industrie du jouet en bois ; l'assistance dont elle bénéficie n'est pas

suffisante et les facteurs négatifs peuvent entraîner l'effondrement de toute l'industrie. La cause principale : les assurances. Il faut trouver une parade ; l'Union demande une expertise. A. Pierschel évoque avec nostalgie des temps anciens : il n'y avait pas d'équipements électriques, c'était le temps du seul artisanat. Si les législateurs d'alors pouvaient voir la situation actuelle, « ils se retourneraient dans leurs tombes » ! Suit une énumération de toutes les catégories de travailleurs : peu d'entre eux sont concernés par les équipements électriques ; pourquoi ces petits artisans seraient-ils assimilés à des industries lourdes ? On ne tient même pas compte de tous ceux qui travaillent dans l'unique pièce de leur habitation.

L'assurance coûte trop cher, aucune entreprise ne veut devenir « l'oie (*i. e.* la poule) aux œufs d'or » des assurances. A. Pierschel attaque plus fort : la spécificité de manufactures de jouets ne peut être appréciée par les intellectuels, des ingénieurs qui n'ont pas eux-mêmes travaillé dans l'industrie du bois. Bref, la situation est désespérée ; concurrencés par le Reich allemand nous allons vers la faillite. Nous luttons pour notre survie !

La pétition que nous venons de résumer reçoit deux réponses : celle du ministère de l'intérieur, signée Wolf, reproduite par les éditeurs, et celle de l'Institut, rédigée par Kafka. Nous n'insisterons pas sur la première : le ministère reconnaît le niveau excessif des primes exigées des entreprises de jouets, mais en renvoie la responsabilité à ces dernières : en ne déclarant que les seuls ouvriers travaillant sur des machines, elles ont entraîné leur classement dans une catégorie supérieure, redevable de primes plus élevées.

La réponse, par les soins de Kafka, de l'Institut témoigne une nouvelle fois de la compétence de l'*Obersecretär*, de sa scrupuleuse attention portée aux moindres détails et, en même temps, de son souci de ménager la susceptibilité des fabricants.

Il confirme d'abord le constat du ministère : les fabricants de jouets sont les seuls responsables du classement de leurs entreprises dans une catégorie plus élevée. Puis, pour clarifier les choses, il procède à un historique de la situation : au tout début, on n'avait affaire qu'à un artisanat à domicile, qui perdure ; puis l'usage de scies électriques fait intervenir des scieries ; on introduit des fraiseuses ; le travail de finition se fait dans des ateliers ; pour finir, on met en service une centrale électrique et des équipements électriques dans des manufactures.

De 1890 à 1896, puis de 1907 à 1911, les progrès techniques entraînent un accroissement du nombre d'ouvriers à assurer et une autre classification des risques. Or les entreprises falsifient les déclarations de salaires ; mises à l'amende, elles falsifient la liste des salariés et, après de nouvelles amendes, nombre d'ouvriers qui devraient bénéficier de l'assurance sont déclarés comme gens de maison au service de la femme du propriétaire ! En tant que tels il ne sont plus concernés par l'assurance des travailleurs.

Après avoir énuméré dans les moindres détails les différentes étapes de la production des jouets en bois, le rapport énumère scrupuleusement tous les types de jouets possibles, seize en tout¹⁸, pour établir, sur la base d'un salaire de 100 couronnes, deux listes, l'une évaluant le travail de menuiserie, l'autre la finition, par exemple :

Dominos K 28,00	K 72,00
Pianos K 20,00	K 80,00

On ne peut qu'admirer la précision de l'enquête et l'attention portée à ces modestes jouets de bois.

18. ¹⁸Cela va de l'ancêtre des magic cubes aux boîtes de peinture en passant par les dominos, les échecs, les tirelires, les pianos, les plumiers, les dînettes, les meubles de poupées, etc.

La lettre est, comme d'habitude, signée Dr Marschner, mais le livre reproduit la photo, au dos d'une note du gouverneur demandant l'avis de l'Institut sur la pétition, de ces mots manuscrits : *Herr Doctor Kafka ? Mit mir sprechen !* (« En parler avec moi ! »).

Le commentaire, particulièrement étendu et dense, souligne le caractère exceptionnel du document sur une question dont les enjeux sont importants, d'ordre économique, social, légal et éthique. Ils concernent une population ouvrière marginalisée. Les assurances traitent ces petites entreprises comme de grandes industries, alors qu'elles sont les sous-traitants de grossistes et ne reçoivent qu'une part infime des bénéfices. La situation est aggravée par la concurrence des entreprises allemandes.

Les éditeurs font sur un point de la pétition une analyse pointue que nous rapportons : Alfred Pierschel, en se référant à la loi, fait un lapsus révélateur : au lieu du mot allemand *gesetz* (loi), il écrit *gezetzt*, « ce qui est établi ». Le premier exprime le caractère transcendantal de la loi, le second renvoie à son application, sujette à interprétation. En fait, Pierschel reproche aux assurances une mauvaise application de la loi, qui pénalise les petits fabricants de jouets. Les commentateurs croient retrouver ces deux visages de la loi dans *Le Procès*, et surtout dans *La Colonie pénitentiaire*¹⁹.

Dans le commentaire l'accent est aussi mis sur le temps : l'échange de correspondance a lieu entre avril 1912 et octobre 1913 : le 21 avril 1912 la requête est envoyée ; le 15 mai, elle est transmise au ministère ; le 12 novembre, elle est enregistrée ; le 23 novembre elle parvient à l'Institut ; le 23 août 1913, réponse de l'Institut ; le 13 octobre 1913, mise au point par Kafka. Cet espace de temps, disent les commentateurs, illustre la distance qui sépare dans *La Muraille de Chine* les sujets de l'empereur.

Le communiqué du 13 octobre 1913 révèle un diagnostic précis des déplorables conditions de travail évoquées dans la pétition. Les tentatives frauduleuses pour s'en sortir accroissent la misère des travailleurs. Pour échapper au cercle vicieux, seules les négociations directes ont pu remédier aux failles de la législation. Au présupposé de culpabilité Kafka substitue une mise en lumière du fonctionnement des assurances : l'Institut et les employeurs ne sont plus des adversaires. On doit être particulièrement sensible à l'empathie dont fait preuve l'*Obersecretär* à l'égard de ces petites entreprises et de leurs modestes ouvriers.

*

La résolution des litiges n'est pas toujours à l'avantage de l'Institut, le document 12, « Poursuites engagées contre Joseph Renelt pour refus de payer les assurances de ses employés » (1913), en est un parfait exemple. Joseph Renelt, propriétaire, d'une petite carrière et d'un verger dans un petit village près d'Aussig²⁰ avait refusé pendant dix ans de payer l'assurance des ouvriers de la carrière, prétendant qu'ils n'étaient que des ouvriers agricoles. Finalement poursuivi devant le tribunal d'Aussig en 1913, en présence de Herr Doctor Kafka représentant l'Institut, il fut acquitté faute de preuves. L'affaire s'est étendue sur plus d'un an ; elle est complexe et nous aurions le plus grand mal à l'exposer clairement. Nous nous contenterons d'en retracer les grandes lignes.

Il est certain que Joseph Renelt était un menteur sans scrupules et un tricheur habile. En jouant sur le fait que les mêmes employés travaillaient à la fois dans la carrière et dans son verger, alors

19. Dans *Le Procès*, le prêtre distingue les interprétations de la loi de ce qui est écrit (*die Schrift*) ; dans *La Colonie pénitentiaire*, il est question de la loi archaïque, immuable à l'origine de la colonie.

20. Aussig sur Elbe, aujourd'hui Ústí nad Labem en République tchèque.

que le travail dans la carrière devait être couvert par une assurance spécifique, il réussit à échapper à une condamnation. L'Institut n'a pu arriver à établir le ratio entre les salaires des ouvriers de la carrière et ceux des travailleurs agricoles. Un livre où sont notés les salaires disparaît (Renelt l'a escamoté) ; puis il est retrouvé dans un cabinet fermé à clé ; mais quand le contrôleur de l'Institut veut le consulter, l'employeur est pris d'une telle agitation et retient le livre si fermement que le contrôleur renonce, car il a été six mois auparavant agressé par un employeur dans une affaire semblable. Kafka en citant le rapport du contrôleur prend soin de souligner les lignes concernant la peur de ce dernier.

Les commentateurs de ce document voient dans la pièce principale qu'ils reproduisent, la longue analyse faite par Kafka de toute l'affaire (pièce C), un remarquable témoignage du style et de la « sophistication » dont fait preuve l'*Obersecretär*, sans transgresser les règles du langage juridique et administratif. Kafka dont le rôle est essentiel dans le procès est très lucide : il prédit l'échec de l'Institut. Dans une lettre à Felice Bauer (26 Avril 1913), il écrit qu'il est épuisé, qu'il n'en dort plus.

Cette lutte entre un filou sans scrupules et la loi a, disent les éditeurs, inspiré des détails de trois de ses œuvres littéraires : dans *L'Amérique* Karl Rossmann est victime des machinations d'un de ses collègues liftiers à l'hôtel Occidental, un homme fourbe, auquel Kafka donne le nom de « Renell » (*sic*). Dans *Le Procès*, écrit quelques mois après l'affaire Renelt, Joseph K, qui, comme Renelt, n'est pas en détention, essaie en vain de savoir quelle est la jurisprudence qui l'accuse. Les commentateurs veulent y voir une analogie avec le cas de Renelt qui joue sur le flou des rapports entre la loi sur les assurances et le droit. Enfin dans un passage supprimé du *Château*²¹, K. est agressé par une hôtelière de la même manière que le contrôleur de l'Institut (voir plus haut).

*

En 1914 la guerre éclate: l'Institut doit désormais faire face à des situations très particulières et là encore l'*Obersecretär* se montre sensible et efficace. Le document 16 « Classification des risques et prévention des accidents en temps de guerre » (1915) est clair, ordonné, l'analyse est précise et le choix des exemples pertinent.

Dans un premier point (A), « Temps de guerre et classification des risques », une constatation s'impose : les machines ne sont pas adaptées aux lourdes tâches qui leur incombent, ce qui augmente les facteurs de risques.²²

Dans la section B, « Prévention des accidents », sont envisagés les effets de la guerre sur le travail : les hommes étant mobilisés, les femmes et les jeunes sont confrontés à des tâches lourdes et dangereuses, les machines sont vieilles et inadaptées ; les accidents sont plus nombreux. Surtout, l'Institut doit faire face à un nouveau problème : l'emploi de vétérans accidentés, capables de travailler, mais fragilisés.²³ Le marché du travail a changé, on ne peut plus établir des règles strictes et les machines doivent être adaptées aux ouvriers mutilés ; il faut trouver de nouvelles techniques.

On est frappé par l'attention portée à des faits annexes : par exemple, dans la mesure où il y a moins de constructions nouvelles en temps de guerre, on peut se préoccuper davantage de la sécurité dans les immeubles en construction. Un paragraphe entier est consacré aux passerelles peu sécurisées, utilisées par les ramoneurs !

21. [¶]*Le Château*, NRF Gallimard, 1965, p.368 (l'éditeur a ajouté après le texte toutes les suppressions faites par Kafka).

22. [¶]Par exemple, une des sections, consacrée à la fabrication des boutons-pression, se voit contrainte de fabriquer des détonateurs de grenades !

23. [¶]Ainsi, une entreprise de plomberie hésite à employer un vétéran devenu épileptique à la suite d'une blessure par éclat d'obus.

Enfin un dernier paragraphe est consacré aux « Précautions à prendre quand on emploie des prisonniers de guerre » : Kafka cite le cas, en Allemagne, du grutier qui a accéléré volontairement la vitesse de la grue, en provoquant ainsi la destruction du matériel.

Pour les auteurs du commentaire, ce rapport apporte une contribution importante à l'étude de la transition entre une économie de paix et une économie de guerre. Pour Kafka, les statistiques, le calcul de la probabilité des risques doivent prévaloir sur la rhétorique des employeurs qui invoquent des temps exceptionnels pour justifier leur négligence.

Ce texte montre encore l'impact des conditions de travail en temps de guerre sur la prévention des accidents : non seulement elles entravent le développement des mesures de prévention, mais elles réduisent à néant les progrès accomplis dans ce domaine. Le risque est accru par la sous-qualification des ouvriers, le manque de personnel d'encadrement et l'inadaptation des machines.

Enfin, ils font un rapprochement avec *La Colonie pénitentiaire* : un officier est en charge d'une horrible machine punitive ; il remarque qu'elle tombe en morceaux, on manque de pièces, il faut beaucoup de temps pour en faire venir. Bien sûr, l'expert est non un civil, mais un militaire.

*

Nous sommes maintenant en 1916, la guerre est omniprésente, jusque dans les rues de Prague. Les derniers écrits sont un poignant témoignage sur la situation. Le document 17, un article publié le 8 Octobre 1916 dans le Rumburger Zeitung, est un cri d'alarme : « Il faut créer un hôpital psychiatrique en Bohême germanique. » Il n'est plus question de retrouver dans l'œuvre de l'écrivain des détails inspirés par ses écrits de bureau. Ici l'*Obersecretär* est le porte-parole de Kafka, écrivain connu. Pacifiste convaincu, il ne cherche pas à démontrer ou argumenter, mais avant tout à émouvoir, à attirer les regards de ses concitoyens sur l'état terrifiant des soldats rescapés démolis, devenus des malades mentaux. Il fait une description du mutilé de guerre que nous avons rapportée dans les premières lignes de la présente étude et qui sert d'introduction à l'article dans le journal.

Dans une première partie, Kafka décrit la situation, établit les chiffres provisoires, autour de 5 000 cas, en constante augmentation. La plupart de ces cas sont guérissables, mais il faut des établissements qui ne se soient pas de simples asiles d'aliénés. Le seul exemple actuel est l'hôpital psychiatrique du Docteur Margulies dans des bâtiments préfabriqués au Belvédère à Prague, mais il manque d'équipements.

Kafka répond ensuite à une objection possible : cette situation catastrophique est provisoire et les efforts qu'exige un plan aussi ambitieux suscitent des interrogations. Mais en fait l'objection elle-même contient des arguments en faveur du projet : en temps de paix, les cabinets de neurologues sont remplis de patients de la classe moyenne (enseignants, agents des services publiques, marchands...) et les spécialistes sont débordés. Ce qui n'est qu'un acte de patriotisme en temps de guerre deviendra, en temps de paix, un avantage social.

Le ton change dans la seconde partie : c'est un vibrant appel à la générosité des concitoyens. La guerre mondiale est aussi une guerre des nerfs. La mécanisation en cours depuis quelques décennies a été une source de progrès, mais elle a amoindri la résistance nerveuse des combattants. Le choix s'impose : ne rien faire, alors que le nombre de malades mentaux va augmenter, qu'ils sont une charge pour les familles et une perte pour le peuple de Bohême, ou fonder un grand établissement psychiatrique à l'exemple du Reich allemand.

On peut participer à cet effort par des dons volontaires en devenant sponsor (5 000 couronnes),

membre fondateur (1 000 couronne ou plus), membre permanent avec une contribution annuelle d'au moins 5 couronnes ou un seul versement minimum de 500 couronnes.

Le commentaire rapproche l'article du volume 19 de Freud sur la psychanalyse des névroses causées par la guerre. Il relève également le rapprochement significatif que fait Kafka entre les traumatismes créés par les machines des temps de paix et la « machine » guerrière. À l'opposition guerre-paix il substitue une opposition entre machine et système nerveux humain mis à l'épreuve par les « bienfaits » de la société industrielle. La guerre n'est plus vue comme une période d'exception ; la thérapie des combattants souffrant de névroses n'est plus un problème provisoire ; c'est de la société qu'il faut désormais prendre soin dans un monde en paix.

*

Le document 18 « Aidons les vétérans handicapés ! Un appel urgent au public » (1916/1947) reproduit deux articles de presse : le premier a été publié par le *Prager Tagblatt* (10 décembre 1916) sous ce même titre. Le ton est donné dès les premières lignes : « Que cet appel soit entendu partout et que tous y répondent ! ». Il est lancé sous toutes les formes attendues : le patriotisme exige que les vétérans handicapés soient secourus ; ce n'est pas un appel à la charité, mais au devoir, un devoir sacré ; il ne faut pas seulement soigner les vétérans, mais leur trouver des emplois. On a besoin de millions de couronnes. Les dons sont nécessaires, « envoyez-les à ... » (suivi de l'adresse de la fondation et du numéro de son compte en banque).

Le second article, « Aidez les vétérans handicapés » dans le *Deutsche Zeitung Bohemia*, 10 mai 1917, est beaucoup plus court et renouvelle les mêmes exhortations.

Dans la courte introduction à ces deux articles, les éditeurs déclarent que Kafka s'appuie sur le principe de l'*habeas vitam* et, dans le commentaire, ils précisent cette notion : dans un pamphlet de l'époque, *Händler und Helden (Commerçants et Héros)*, Werner Sombart oppose ces deux concepts, le commerçant, symbole de l'Angleterre, fait de sa vie une affaire fructueuse, tandis que le héros sacrifie la sienne sans chercher à en tirer profit ; le commerçant s'inquiète de ses droits, le héros de ses devoirs ; dans la vision du monde de Sombart, la notion de mère patrie est glorifiée au mépris de la vie de l'individu, l'état n'est pas une unité composée d'individus, mais une entité collective dont les individus ne sont que des éléments.

Selon les commentateurs, l'article du *Prager Tagblatt* répondrait implicitement à cette invitation au suicide collectif prôné par Sombart. Ce sont l'état et la collectivité qui ont un devoir à l'égard des vétérans handicapés, au nom de l'*habeas vitam*.

Le commentaire suggère un rapprochement entre l'écrit même de Sombart auquel répond l'article de Kafka et le scénario héroïque de défense nationale dans *La Muraille de Chine*²⁴ où il est question d'une guerre menée par une population paisible de paysans contre des ennemis du nord. C'est cette population « empirique » que Kafka opposerait au héros idéal de Sombart.

*

Ce rapprochement nous amène tout naturellement à la postface, « De Kafka à kafkaïen », par Jack Greenberg. Il cite d'abord les œuvres majeures de Kafka qui sont à l'origine de l'adjectif

24. Voir *La Muraille de Chine*, Gallimard, 1950, de la p.106 à la fin.

kafkaïen : *Le Verdict*, *Le Procès*, *La Colonie pénitentiaire*²⁵. L'adjectif est devenu courant dans le langage ordinaire, mais aussi dans le langage juridique, et Greenberg donne des exemples pris dans des textes de la cour suprême des USA. D'une façon générale, *kafkaïen* est synonyme de *bizarre*, *étrange*, *cauchemardesque*, *délirant*, *absurde*, *bureaucratique*. Pour établir des connexions entre le travail de Kafka et ses écrits, il pose trois questions qui doivent structurer son essai :

1. Les gens, les lieux, les événements dont Kafka a connaissance dans son travail à l'Institut apparaissent-ils dans son œuvre ?
2. Son travail de bureau influence-t-il la vision du monde (*Weltanschauung*) qui transparaît dans son œuvre de fiction ?
3. Les impressions et les comportements qu'a motivés son emploi à l'Institut et tels qu'ils sont exprimés dans ses œuvres de fiction, permettent-ils de comprendre pourquoi les lecteurs de Kafka et ceux qui ne l'ont jamais lu taxent souvent de kafkaïens les rapports avec la loi et l'autorité²⁶ ?

Dans une première partie, « Les lieux de travail évoqués dans les œuvres de fiction », Greenberg parle d'abord des carrières (v. document 14) et met le doigt sur un détail significatif : une photo, reproduite p. 286, est commentée ainsi : en haut au sommet des débris, un bloc de pierre vacillant d'un m³ surplombant un mur saillant ; au centre de la photo, au point S, un homme travaille dans un endroit dangereux, quatre mètres au-dessus du sol, sans être encordé. Or la dernière scène du *Procès*²⁷ se déroule dans une carrière, près du mur de taille, où « une pierre qui s'était détachée gisait au sol ». Les messieurs (les bourreaux) appuient Joseph K. à ce bloc et lui posent la tête dessus pour le tuer.

Le paragraphe suivant est consacré aux industries du bois (v. document 6) : un rapprochement s'impose avec la machine à torturer de *La Colonie pénitentiaire*. Le mécanisme de cette dernière est plus complexe que celui d'une machine en usage dans une scierie ; cependant, la conception de la terrible machine nécessite des connaissances techniques.

La deuxième partie est consacrée à la fonction particulière de l'*Obersecretär* : résoudre à l'avantage de l'Institut d'assurances les litiges avec les employeurs. Kafka fait preuve de modération, de persuasion, par exemple en préconisant des mécanismes moins dangereux par mesure d'économie (v. ci-dessus, à propos des axes de menuiseries). Greenberg présente Kafka comme un conservateur qui aurait pour souci d'appliquer les statuts de l'assurance. Comme nous l'avons rapporté en parlant du document 6, il n'est pas un défenseur de la classe ouvrière, mais un légaliste opposé à tout aménagement des règlements. De là découlerait le fait que certains des personnages principaux de Kafka ne se révoltent pas et sont passifs, comme Georg Bendemann dans *Le Verdict* ou Grégor Samsa dans *La Métamorphose*. Ils se résignent, ce sont des vaincus, des « schlemiels ».²⁸ Ce jugement « psychologique » portant sur des personnages fictifs, à partir du comportement professionnel de Kafka ne nous convainc pas.

La troisième partie est intitulée « L'influence du travail sur la conception du monde ». Greenberg cite d'abord cette phrase célèbre de la *Lettre au père* : « Dans mes livres, il s'agissait de toi »²⁹, puis se demande si les « adversaires », i.e. les employeurs réfractaires à l'assurance ne sont

25. Kafka travaillait à ses ouvrages quand il rentrait du bureau, de l'après-midi jusqu'à l'aube du lendemain.

26. La réponse à la dernière question lui paraît particulièrement difficile.

27. *Le Procès*, p. 253, éditions Écriture, 2017.

28. Mot yiddish passé dans le vocabulaire américain, qu'on peut traduire par *minables*, *empotés*.

29. *Lettre au père*, folioplus classiques, 2009, p.47.

pas, comme le père de Kafka, « inhumains et impitoyables ». Cependant, ajoute-t-il, « peut-être pas aussi clairement... *Nous ne pouvons que spéculer* » (souligné par nous).

Il passe ensuite en revue tous les cas de rapports entre travail de bureau et œuvre littéraire pour repérer les situations auxquelles s'appliquerait l'adjectif *kafkaïen*, en commençant par le conflit avec Renelt dont nous avons parlé. Il cite les manœuvres complexes et obscures des entreprises pour contrer l'assurance : recours à des appuis politiques, falsifications des données, appels à des inspecteurs du travail devenus avocats de ces mêmes entreprises. L'exemple d'Hochsieder à propos du moteur d'ascenseur placé dans une cave (document 10) mérite particulièrement cette qualification. Par contre, la description du mutilé dans le document 17 dont Greenberg essaie laborieusement de justifier la présence dans ce développement nous paraît déplacée.

Dans les deux pages suivantes, sous le titre repris « De Kafka à *kafkaïen* », il fait une brève référence à Ernst Pawel³⁰ : selon ce dernier, Kafka en défendant la cause des travailleurs handicapés ou décédés, aurait été amené instinctivement à s'identifier à l'opprimé. Mais Greenberg élargit ensuite son propos de manière abusive, en parlant des victimes du réchauffement climatique, des mesures prises contre la contraception, de la discrimination raciale.

On retiendra cependant ce détail plus pertinent : quand Karl Rossmann, le héros de *L'Amérique*, postule pour un emploi au grand théâtre d'Oklahoma, il donne comme nom *Negro*. Rien d'explicite, juge Greenberg, mais pour qui cherche des rapprochements significatifs les pérégrinations de Karl Grosmann en Amérique, son expérience du racisme, sont significatives.

*

La découverte des écrits de bureau de Kafka nous paraît apporter des éléments essentiels pour compléter notre connaissance de cet écrivain. L'approche des éditeurs est différente de celle de la plupart des ouvrages critiques sur Kafka qui consiste à partir des œuvres de fiction pour rechercher dans la vie, la famille, la religion de l'auteur, dans la ville de Prague, des points de repère, ou encore à proposer des grilles de lecture : la Loi, l'angoisse existentielle, la psychanalyse, la langue. À l'inverse, l'étude des écrits de bureau bien concrets amène les éditeurs à retrouver dans l'œuvre, qu'ils connaissent parfaitement, la confirmation d'indices qu'ils ont pu déceler dans ces écrits.

Ce ne sont que des indices : la petite pension de famille de Norbert Hochsieder à Marienbad (document 10) diffère complètement du Grand Hôtel Occidental et de ses nombreux liftiers dans le roman inachevé *L'Amérique*. Joseph Renelt, le propriétaire tricheur (document 12), aux prises avec des juridictions diverses, finit par gagner son procès, tandis que Joseph K., le héros du *Procès*, le perd et en meurt. Ce même Renelt devient dans *L'Amérique* le traître *Renell*, groom d'ascenseur machiavélique, responsable du renvoi du jeune Karl Rossmann, nouveau liftier. Enfin, les cylindres coupeurs de doigts des scieries (document 6) sont assez éloignés de la terrifiante machine de la nouvelle *La Colonie pénitentiaire*, qui imprime la sentence à l'aide d'aiguilles dans le corps du condamné jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Comme ces « détectives », tous ceux qui ont abordé l'œuvre de Kafka ont éprouvé la tentation de savoir, de découvrir, ont eu le désir inassouvi de chercher³¹. Mais le mystère de la création

30. [□]*The Nightmare of Reason : A Life of Franz Kafka*, Harvard University Press, 1998, p.135.

31. [□]Stanley Corngold et Benno Wagner, dans un ouvrage ultérieur (*Franz Kafka. The Ghosts in the Machine*, Northwestern University Press, Evanston, Illinois, 2011), « tentative d'interpréter l'œuvre littéraire de Kafka à travers le prisme de son travail professionnel » (4^{ème} de couverture), ont poussé loin cette recherche. Dans le chapitre IV (« La carte perforée et le corps du poète dans *La Colonie pénitentiaire* »), ils répertorient, analysent, commentent tout (machines, mécanismes, lectures) ce qui a pu inspirer la machine. Il semble que rarement une œuvre ait fait l'objet d'une radiographie aussi précise, d'une dissection aussi poussée. Un engrenage peut-être « kafkaïen » !

littéraire reste entier. Même en s'aventurant le plus loin possible dans les écrits de Kafka, le lecteur qui cherche à savoir, à expliquer, pourrait bien se retrouver dans la situation de l'arpenteur qui s'entend dire au début du roman *Le Château* : « On vous a engagé comme arpenteur, malheureusement nous n'avons pas besoin d'arpenteur. »

Cependant, la lecture des écrits de bureau permettra d'apprécier la compétence, la rigueur du docteur en droit, son habileté, son respect des petits détails, le juridisme dont il fait preuve, mais aussi son empathie pour les victimes. Le lecteur découvrira, dans sa réalité, le double monde auquel a été confronté Kafka : le nouveau monde moderne des assurances, de la technologie et l'ancien monde des petits employeurs et de leurs employés. En s'aventurant dans ce monde ambigu, également dur et pitoyable, hargneux et tricheur, parfois absurde, il aura l'impression de pénétrer dans un univers kafkaïen...